DISCOURS

Prononcé aux obsèques

DE M. LE PROFESSEUR J. BÉHIER

MÉDECIN DE L'HOTEL-DIEU

PAR

Le Docteur Henry LIOUVILLE

Médecin des Hôpitaux

10 Mai 1876

OBSÈQUES DE M. LE PROFESSEUR BÉHIER

Les obsèques de M. le professeur Béhier ont eu lieu mercredi 19 mai 1876. Un nombre considérable de médecins et d'étudiants, parmi lesquels beaucoup d'élèves du Val-de-Grâce, s'étaient empressés de venir rendre un dernier hommage à leur ancien maître. La Faculté de médecine avec son doyen, M. Vulpian ; des députations et le bureau de l'Académie, de la Société médicale des hôpitaux, de la Société de médecine légale, du personnel administratif; M. Du Mesnil, représentant M. le Ministre de l'instruction publique; M. de Nervaux, directeur général de l'assistance; M. Henri Roger, représentant l'association générale de médecine, etc. etc..., marchaient en tête du cortége, tenant les cordons du poêle.

Des discours ont été prononcés par M. le professeur Hardy, au nom de la Faculté de médecine; par M. Laboulbène, au nom de l'Académie; par M. Liouville au nom de la Société médicale des hôpitaux, et par M. Chaudé, au nom de la Société de médecine légale dont M. Béhier avait été l'un des principaux fondateurs et le président.

Nous reproduisons le discours de M. le docteur Liouville :

Messieurs,

La Société médicale des hôpitaux de Paris devait vivement ressentir la perte de l'un de ses membres les plus éminents, de l'un de ses anciens présidents. Des voix justement autorisées eussent certainement porté la parole en son som, si elle n'avait pensé que l'expression de sa douleur traduite ici par un des élèves du Maître que nous pleurons, témoignerait peut-être mieux de cette union touchante des sentiments affectueux qui s'établissent constamment entre le guide et le disciple,

dans la vie de dévouement, de soins et d'enseignement qui s'écoule à l'hôpital, et qui est la vie quotidienne de chaque médecin.

La Société a choisi le dernier nommé parmi ses membres pour bien montrer qu'à défaut de titres, elle lui demandait de dire avec son cœur, ce que fut M. Béhier durant ses laborieuses fonctions hospitalières, ce qu'il fut vis-à-vis de ses malades et vis-à-vis des élèves qui font partie de la grande famille médicale.

C'est avec l'Internat en 1834, à 21 ans, que M. Béhier commence l'apprentissage de cette responsabilité qui apparaît si lourde aux esprits consciencieux et qui commande tant de labeurs pour rester au niveau de la grande mission confiée.

Élève affectionné de Biett, disciple respectueux et admirateur d'Andral, il se forme vite, sous ces grands maîtres, à l'observation et à la pratique, et en 1844, il est nommé à son second concours, médecin du Bureau central.

C'est à ce titre qu'il prend rang dans la Société médicale.

Dès lors son esprit toujours investigateur peut s'ouvrir, avec sa propre initiative, à toute idée nouvelle, à toute tentative thérapeutique, non qu'il aille vers elles poussé par le désir du bruit ou de la nouveauté.

C'est plutôt son tempérament actif, son esprit essentiellement progressiste, qui ont besoin de s'alimenter sans cesse, et qui ont soif de discussions, de recherches et de lumière.

Il est si vivant — et d'une allure si franche, qu'il déploie, dans la résistance même à des idées qu'il prônera plus tard, une ardeur qui surprend au premier abord, et qui ferait croire que rien n'ébranlera plus cette conviction! — Cependant, quand l'examen plus approfondi des faits a décelé la vérité, c'est ce même esprit honnête qui la proclame et le premier et le plus haut!

Suivant son expression familière, pour lui comme du reste aussi pour son cher prédécesseur Grisolle, devant les théories *le protocole doit toujours rester ouvert;* et voilà l'un des secrets de la marche ascendante de l'esprit scientifique de M. Béhier!

Aussi son service d'hôpital présentait-il un intérêt toujours nouveau, et était-il très-recherché par les élèves et par les docteurs français et étrangers. Soit comme contrôle, soit comme expérimentation, tout y était en effet examiné avec le plus grand soin, et bien des progrès utiles aux malades lui sont dus, conçus, patronnés ou vulgarisés par lui.

De chacun des hôpitaux dans lesquels il a passé, et des discussions animées, quelquefois même passionnées qu'il soutint devant la Société médicale, sont ainsi successivement sorties des tentatives thérapeutiques toujours fécondes.

On les a crues parfois audacieuses; elles n'ont jamais cependant été imprudentes — et au nom de M. Béhier resteront attachées, pour la part heureuse qu'il y a prise, de véritables découvertes parmi lesquelles il faut signaler en première ligne cette grande *Méthode des injections médicamenteuses sous-cutanées*, qu'il a vulgarisée sur le continent, et qui, malgré ses abus, est à coup sûr l'arme la plus puissante et la plus simple dont le médecin dispose contre la douleur.

Viennent ensuite l'*application continue du froid humide dans les affections abdominales* et *notamment dans la péritonite; l'emploi de l'alcool* dans les phlegmasies aiguës; *l'usage de la thoracenthèse* comme moyen de traitement des épanchements pleurétiques récents; plus tard, dans ces mêmes salles de l'Hôtel-Dieu où il continuait l'enseignement de Trousseau, M. Béhier devait en signalant ses contre-indications, conseiller cette ponction de la poitrine, même dans le cas d'épanchements pleurétiques peu abondants.

Enfin chacun sait combien mettant récemment à profit pour

la Clinique, les données précieuses fournies par les procédés d'examen au moyen du thermomètre, du microscope et des appareils de numération des globules du sang, M. Béhier a apporté son précieux tribut à la question de la *transfusion* chez l'homme et à celle des *bains froids* dans la fièvre typhoïde et la forme cérébrale du rhumatisme.

Messieurs, — quelle activité prodigieuse représente tout ce labeur! et je n'ai dû effleurer ici que les points principaux! Quelle facilité d'adaptation et de transformation intellectuelles! quelle confiance en son art! et on peut dire, quel courage également!

Aussi bien devons-nous toujours honorer ceux qui, arrrivés au sommet de la profession, loin de résister aux idées nouvelles, savent les reconnaître, se mettre à leur tête et en diriger la marche.

Ce rôle incombait, du reste. justement aux maîtres de la génération de M. Béhier, qui se trouvaient placés, en effet, entre les conquêtes solides de la tradition qu'il ne fallait point compromettre et les espérances légitimes cependant, que devaient faire concevoir des procédés nouveaux perfectionnés sans cesse, dus au progrès qui envahissait tout.

M. Béhier posséda les qualités supérieures nécessaires pour remplir ce rôle.

Notre maître avait d'abord, au plus haut degré, la passion de sa profession; et il savait de plus rendre cette passion essentiellement communicative: durant les 42 ans de services hospitaliers qu'il a remplis, arrivé à l'âge de 63 ans où il s'est éteint, quelques jours après une dernière visite à *son cher Hôtel-Dieu*, il a gardé toujours l'enthousiasme des premiers temps!

D'une nature fort sensible, il était absolument humain et

généreux, et nulle des douleurs qui sont le lot de chacun ici-bas ne frappait en vain son cœur.

Que de délicatesse exquise se cachait sous son enveloppe qui semblait d'abord un peu brusque et qui certainement impressionnait par son air d'autorité! C'est au lit du malade, à l'hôpital surtout, que, par un mot ou un regard, cette transformation se faisait subitement, et qu'il ouvrait des trésors de bienveillance et soulageait au moins quand il n'avait pas pu guérir.

Enfin, il aimait la jeunesse avec passion! La jeunesse, qui était pour lui non-seulement l'image de la vie, avec ses ardeurs, ses emportements, sa franchise complète, mais qui était surtout la terre nouvelle et fertile où, à côté de l'enseignement officiel, l'homme de cœur pouvait semer de grandes et nobles pensées, des idées de tolérance réciproque, de saines notions des devoirs à remplir par chacun.

Il excellait à la réveiller et à l'exciter, s'il la voyait nonchalante et indifférente; à la soutenir dans ses heures de défaillance; et alors quel exemple il savait lui montrer! *Vouloir fait pouvoir*, était la devise à laquelle, lui-même toujours resté fidèle, il la conviait de s'associer.

Il aimait enfin par-dessus tout à enthousiasmer cette laborieuse jeunesse s'il sentait son influence s'accuser en elle, grandir et fructifier.

Le souvenir de ce Maître aimé restera donc profondément gravé dans la mémoire de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, comme l'un des plus encourageants et des plus fortifiants.

Il doit leur rappeler sans cesse avec quel entrain il saluait les succès du début, si difficiles, si décisifs; quelle récompense il disait en tirer pour lui-même et combien ses constants efforts lui paraissaient ainsi suffisamment justifiés.

Hélas! ce sont ces efforts incessants qui ont abrégé ses jours.

Aussi la récompense qu'il demandait de son vivant, ses élèves reconnaissants doivent-ils, s'ils veulent être dignes de lui, la continuer à son souvenir!

Pour nous, le cœur brisé de lui dire le dernier adieu! nous croyons répondre encore au vœu le plus intime de sa pensée en rappelant à ses disciples ces vers émus, inspirés (1) par un maître, illustre aussi, qui venait de disparaître:

O vous! qu'il a formés, vous qu'il a soutenus,
Au monument sacré que la douleur élève,
Apportez vos lauriers! les palmes de l'élève
Sont la gloire et l'honneur du maître qui n'est plus!

Adieu! mon maître bien-aimé! que votre grand exemple vénéré par tous et par nous toujours évoqué, soit donc longtemps encore utile — comme l'a été votre vie!

---

(1) Je transcris avec une pieuse reconnaissance ces vers écrits en 1826 par mon bien-aimé père *Félix Liouville*, qui fut lui aussi l'un des Patrons les plus dévoués de la jeunesse et dont la mémoire honorée s'est ainsi perpétuée au Barreau de Paris et dans notre chère Lorraine.

65641 — TYP. Vᵛᵉˢ RENOU, MAULDE ET COCK, RUE DE RIVOLI, 144.